

Jean-René et Hervé



Un pion dans la tourmente

Journal d'un prisonnier de guerre

La débâcle. Berlin 40-45. Souvenirs.



Sommaire

Préambule du copiste.....	5
Journal de Jean René : 1939-45.....	7
Carnet n° 1.....	7
Mobilisation : 28 août 1939.....	7
La débâcle : 1 ^{er} juin 1940.....	8
Prisonnier : 18 juin 1940.....	11
Allemagne, Stalag 3 D. 15 novembre 1940...	15
Carnet N° 2 : 10 juillet 1942.....	27
Carnet N° 3 : 24 janvier 1943.....	33
Carnet N° 4 : 3 septembre 1943.....	41
Carnet N° 5 : 26 décembre 1943.....	49
Carnet N° 6 : 7 juillet 1944.....	66
Carnet N° 7 absent.....	84
Carnet N° 8.....	84
La Libération.....	84
Lundi 23 Avril 1945.....	85
Souvenirs de Jean René.....	97
1 – Le Dompteur.....	97

2 – Missive censurée.....	100
3 – Une mère.....	103
4 – La Peur.....	105
5 – Moun Paoubre (Mon Pauvre)	108
6 – La Poupée (souvenirs d’Hervé)	111
Notas de Hervé	113

EXTRAIT

Préambule du copiste

Le journal de Jean René a été rédigé dans huit carnets, le numéro 7 étant absent (ou détruit par l'auteur ?). L'ensemble correspond à environ 100 pages A4. Le texte présenté est constitué d'extraits. Il n'est pas une œuvre littéraire, l'auteur ayant quitté l'école à 9 ans en 1914, mais le témoignage d'un « pion dans la tourmente », d'un charpentier prisonnier de guerre. Ses écrits ont éveillé l'attention de l'Université Humboldt de Berlin.

On notera l'évolution au cours des ans de la sympathie envers ses geôliers, un syndrome classique encouragé par la propagande vichyssoise couronnée de succès en milieu fermé, mais pas pour longtemps ; (l'homme de confiance : « voilà ce qu'il faut faire... »). Cette sympathie envers les civils berlinois, dont de nombreux descendants d'émigrés après l'abrogation de l'Edit de Nantes, fut plus durable. A noter également les humiliations des chefs de camps. (Couper le col de chemise !)

Les textes complémentaires d'Hervé correspondent aux souvenirs de Jean René, dont peut-être quelques pages du carnet N° 7.

Journal de Jean René : 1939-45

Carnet n° 1

La débâcle. Mobilisation le 28 août 1939

Parti de Bazas à 9h du matin avec la 404 Peugeot et les copains de la ville. Déjeuné en arrivant à Libourne. A 2h, quartier des Haras, BMDC N° 58 ; immédiatement dirigé sur le 3° groupe 8° batterie à Coudac. Présenté au chef et au major. Pas trouvé de culotte pour moi, de ce fait pas fini d'habiller. Le soir, sorti en ville pour trouver les copains. Cherché une chambre pour coucher jusqu'à minuit sous la pluie et l'orage. Vendredi 1er septembre 1939. Trouvé pantalon. Nommé brigadier de pièce 3. Lundi 4 septembre 1939. Préparé paquetage et au moment de partir pour le polygone, blessé par le cheval.(voir Le Dompteur). Transporté immédiatement à l'hôpital Sabatier de Libourne. Fort hématome de la hanche gauche. Mardi 5 septembre 1939. Au lit toute la journée avec forte fièvre et diète. Vendredi 15 septembre 1939. Ponction de l'hématome. Sorti un litre de sang mâché. Dimanche 24 septembre 1939. Levé après 3 semaines au lit. Du 19 au 23, Bazas. Le

14 novembre, décès de ma pauvre mère. Jeudi 7 décembre 1939. Rejoint le dépôt à la 101^{ème} batterie avec le capitaine Masson, dépôt Artillerie Coloniale, N° 58 Libourne. Pris la semaine pour la première fois comme sous-officier et brigadier.

Samedi 1^{er} juin 1940

Départ à 4h45 du matin ; arrivé à Maule, SetO à 5h du soir à la ferme de la Cochoiserie. Passé la nuit dans un lit à Baseurant. Le dimanche, couché chez une vieille dame à côté des cuisines. Le tantôt à 1h½, visite des boches pour la première fois ; lâché trois bombes dans un rayon de trois cents mètres de nous. Départ de Treilles sur Seine. Avions ennemis nous repèrent ; voie coupée à l'avant. Débarquement à Grand Villiers, où nous sommes bombardés. Le village est détruit. Nous avons eu très chaud : Une bombe est tombée à côté de moi et n'a pas éclaté, une autre à trente mètres a fait tomber toutes les vitres d'une maison sur ma tête. J'étais couché sur le trottoir, n'ayant pu aller plus loin. Dargis, 6 juin. Repérage constant d'avions ennemis ; toujours pas d'avions français. Nous passons quelques bandes de mitrailleuse. Je passe la nuit en plein champ avec les mitrailleurs, et après une nuit glaciale, nouveaux avions ennemis qui nous laissent tranquilles. Etant repérés, nous repartons en plein jour. Le village est complètement détruit. Nous allons dans l'Oise (Sarcus, 7 juin), où nous mettons en batterie ; tous repliés, et nous n'avons pas d'ordre. Les Fritz à 2 km ; en pleine nuit, sous-bois, nous repartons prendre position à l'arrière au bois Formerie, et attendons les ordres pour taper qui n'arrivent toujours pas. A nouveau repérés, bombardés par les avions. Aussitôt, nous avons l'ordre de se replier ; et toujours les avions

qui n'ont qu'à se promener et canarder. Criquier, 8 juin. Bois montagneux ; nous prenons position. Une heure après, nous sommes encerclés par les chars « fridolins ». Rassemblement général par le Commandant : Les trouillards, partez ; les autres à vos postes, et jusqu'à la mort. Nous passons deux heures atroces : pétarades de tous côtés, mitrailleuses et canons antichars 105, quel enfer ! Les anglais arrivent avec leurs chars et protègent notre replis, sous les sifflements et bombardements des chars et artillerie auto frigolins. Je reste des derniers avec le capitaine après avoir vidé une bouteille de kirch et partons à fond de train, eux à cheval, moi à vélo. Nous arrivons à Forge-les-Eaux le soir à 5h, bombardée une heure avant notre arrivée. Nous prenons des cigarettes anglaises et des vivres dans une maison démolie. Au loin, tout un village est en flammes. Les pétarades approchent terriblement. Tout est au repos, les chevaux dételés, lorsque les obus de 105 recommencent à tomber. Quel hachis de chevaux, puis d'hommes et de matériel ! Le capitaine fait immédiatement atteler les chevaux, mais ils sont presque tous morts, aussi nous ne prenons qu'une roulante, un fourgon à vivre et de bureaux. Après avoir accompagné les fourgons et la roulante sur la route, nous partons à fond de train vers Rouen et atteignons le bois de l'Épinette au crépuscule. A bout de forces, on s'arrête et on mange un peu. Au loin, tout est en flammes. Celle, chef comptable passe à vélo avec quelques autres et nous partons vers Rouen. Nous y arrivons à 3h 1/2 du matin. Un boulanger nous file du pain tendre beurré et, après avoir mangé, nous repartons pour traverser la Seine car les ponts vont sauter. 9 juin. Il était temps ; juste après, on ne passait plus ! Les copains de la batterie sont

bloqués au pont de l'Arche, pris sous la mitraille et les antichars. Beaucoup se sont sauvés à la nage, d'autres par le pont de chemin de fer, mais bien d'autres sont restés. Le Commandant s'est noyé. Le capitaine Laulot a traversé à la nage, ainsi que le lieutenant Lacuve. Les sénégalais se sont noyés en masse et suis sans nouvelles de tous les copains. Nous rejoignons Gaillon et retrouvons la CR du 6^{ème} groupe, mais pas de 13eme Batterie en vue. Nous repartons avec nos vélos et faisons un très bon repas au Nouveau Monde. Nous sommes arrivés à Cally après avoir passé toute la nuit et une partie de la journée sur nos vélos. Nous voyons notre Colonel et allons nous faire porter présent à la mairie, puis nous partons vers Evreux à vélo. De nouveau des avions ; nous sommes en plaine, sans abri. Evreux avait déjà été bombardée le matin. Le soir, ça recommence et nous sommes très mal placés, sous un pommier. 10 juin. Les avions passent au-dessus de nous, et ils son nombreux, au moins 50. Une pluie de balles et d'éclats de DCA comme de la grêle. Quelques minutes d'angoisse terrible ; nous attendons notre sort, et de nouveau sauvés. Nos voitures de ravitaillement passent à ce moment et nous devons les prendre au passage. Nous montons les vélos sur le moteur et, à toute bombe, nous contourons Evreux, où deux copains ont trouvé la mort sous le bombardement, Deloutre et Morand. Seul Soucarosse est sauvé sur six qui se trouvaient dans une maison. 11 juin. Nous retrouvons la 13eme batterie à Verneuil ; quelques rescapés, malheureusement peu nombreux. Nous repartons le lendemain, 12 juin pour Rugles et le 13 juin à La Fierté Vidame. Toujours des avions. 14 juin, nous allons à Bellème. 15 juin, Rouessé Fontaine. 16 juin, départ de Rouessé pour St Rémy de

Sillé, toujours à vélo. 17 juin, parti de St Rémy pour la gare de Sillé le Guillaume. A notre grande joie, nous avons entendu à la TSF que Pétain avait arrêté le feu. Nous arrivons à la gare et ne nous pressions pas. Deux avions arrivent en piqué le long du quai. Il était deux heures et on les regardait. En passant sur nous, ils déchargent deux bandes de mitrailleuses. Quelle panique ! Quelques blessés ; alors nous embarquons en vitesse. Je m'étais allongé le long du quai, par mesure de précaution, avec Pourrat et Chimisanas ; pour une fois de plus, encore sauvés. Le train avance par à coups de 2 à 3 Km.

18 juin 1940

Nous arrivons à l'aube à Louverne et attendons toujours. Enfin on est fixé ; à force d'attendre, nous voyons passer les engins motorisés allemands, puis ils viennent sur nous, antichars et mitrailleuses braqués sur nous. Ils nous désarment et nous conduisent à Laval, au quartier Shneider. La croix gammée flotte sur la mairie. Très bien reçus ; ils nous donnent à manger puis on s'est couché. 19 juin 1940. Prisonniers, nous restons en chambre à trois ; toujours Chimisanas, et Pourrat. Nous avons une piaule de sous-officiers, où nous attendons les événements en fumant et faisant aux cartes. Les allemands nous disent qu'ils ne nous en veulent pas ; rien qu'aux anglais, et belotte et rebelotte. Consignes : Le soir à 8h, fenêtres fermées et tout le monde au lit. Allemands toujours bons avec nous. 23 juin, plus de trois cents officiers en caserne sous bonne escorte. 25 juin. Appris qu'il ne faut pas écrire ; les lettres ne sont pas parties du tout depuis que nous sommes là. Le 1er juillet, travaillé dans la chambre à faire des sacs et des ceinturons. Le samedi 6 juillet, j'ai